

LA REVUE DE L'ÉCRAN

IDÉES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES

13^{me} ANNÉE.

N° 346 B.

TOUS LES JEUDIS.

24 OCTOBRE 1940.

! fr. 50.

PAS DE PROPHÉTIES INUTILES !



Chaque fois qu'une époque de l'histoire du Cinéma semble résolue, les théoriciens du Septième Art s'évertuent à formuler des prévisions se rapportant à l'avenir de l'industrie et de l'art cinématographiques. Il est certain qu'une époque bien définie, tout au moins pour le cinéma français, vient de se terminer. Ce n'est certes pas la première fois que le cinéma traverse une période de transition, soit au point de vue technique, soit politique ou artistique. Ces périodes ont existé au début de la Grande Guerre, ensuite immédiatement après la fin de la guerre de 14-18, une autre période de ce genre s'instaura dans les annales cinématographiques en 1929-1930, au moment de l'avènement du cinéma parlant, la dernière enfin vient de s'ouvrir. L'année 1914 paralysa le cinéma français, le film allemand et celui d'Italie, ce qui revient à dire que le déclenchement de la guerre paralysa le cinéma européen tout entier et permit aux « moving pictures » des États-Unis d'affirmer leur suprématie. Après la guerre, ce fut un renouveau de l'art cinématographique en France et en Allemagne qui donna naissance, d'une part aux grandes réalisations artistiques d'Abel Gance, de Marcel L'Herbier, de Louis Delluc, Germaine Dulac et aussi Ivan Mosjoukine avec la troupe Albatros, d'autre part aux expériences de Robert Wiene, F. W. Murnau et Arthur von Gerlach, tous trois disparus depuis lors.

L'avènement du film parlant changea encore une fois la face de l'échiquier cinématographique mondial. La rapidité des évolutions techniques apporta une nouvelle prédominance du cinéma californien, mais celle-ci fut d'assez courte durée, car une fois que la parole avait envahi l'écran, il

SOMMAIRE

Charles FORD : Pas de prophéties inutiles !
René AUBERT : Réalisme et Poésie au Cinéma.
Maurice PÉRISSET : Paul Cambo en tournée...
René JEANNE : Jean Renoir, bon ouvrier du Cinéma français.
Paul SAFFAR : Défense du Cinéma Algérien.
Dessins de Jacques CROSNIER.



MICHÈLE MORGAN

la belle vedette française, dans un de ses meilleurs films :
« LES MUSICIENS DU CIEL » d'après l'œuvre de René Lefèvre

PAS DE PROPHÉTIES INUTILES!

était inévitable que la tradition et la culture de la parole européenne reprennent leurs droits. Délaissant une forme par trop théâtrale, les cinéastes français arrivèrent bientôt en tête de la production. C'est là un fait indéniable que les films français étaient, ces dernières années, parmi les meilleurs de la production totale des studios.

Les graves événements de mai-juin 1940, pour ne parler que de cette période de la guerre, portèrent un coup terrible au cinéma français. Il risque en ce moment de se laisser distancer non seulement par la production américaine, mais aussi par celle des studios berlinois et romains qui, elle, ne chôme pas. D'après des déclarations officielles et toutes récentes faites à Venise par le comte Volpi et M. Melzer, représentant de la cinématographie allemande, les cinéastes de l'axe ont l'intention de mener une guerre sans merci contre Hollywood. Il est impossible aujourd'hui de prévoir dans quelles voies s'engagera le cinéma mondial, mais, une chose semble pourtant certaine: il sera impossible dorénavant d'établir n'importe quels projets de collaboration internationale sans compter avec le cinéma français qui s'est imposé par sa qualité artistique et sa probité technique.

Ne faisons pas d'horoscopes hasardeux, ne risquons pas de prévisions que les faits pourraient venir démentir dans un avenir proche. Il est bien dangereux de prophétiser. Je viens de retrouver un vieux livre intitulé: « Attention! On tourne! », édité en 1929, et dans lequel nos confrères Jean Arroy et Jean-Charles Reynaud avaient réuni quelques souvenirs personnels et des anecdotes. Or, dans la première partie de leur œuvre, nous retrouvons les phrases suivantes:

« A l'encontre de ce qu'on a dit, il (le cinéma parlant) ne détruira pas plus le cinéma muet qu'il n'abolira le théâtre. Il connaîtra, sans doute, comme toute nouveauté, une période de vogue qui ne laissera pas de reléguer le cinéma muet au second plan, peut-être même, de faire bannir ce dernier, en grande partie, des programmes. Sans doute cette vogue portera-t-elle aussi un coup plus ou moins marquant au théâtre. Mais, dès que le public se sera rendu compte que le film parlant et sonore est autre chose que le film muet et que le théâtre, ceux-ci reprendront leur place d'auparavant. »

Le voilà donc bien le danger de jouer au prophète. D'ailleurs, nous

TOM MIX



n'est plus...

Une triste nouvelle nous parvient d'Amérique. Le célèbre cow-boy de l'écran, Tom Mix, s'est tué dans un accident d'automobile... Tom Mix! Ce nom lapidaire et cinglant évoque une des plus belles époques du cinéma muet, l'époque des chevauchées épiques dans les plaines du Far-West, celle des *self-made-men* genre américain, celle enfin du véritable dynamisme cinématographique pouvant aussi bien se passer de stars sophistiquées que de décors somptueux et de dialogues abrutissants. Tom Mix représentait à nos yeux le cow-boy typique, le gendarme pittoresque de la prairie, le Don Quichotte du Far-West, le redresseur de torts. Il n'a jamais incarné d'autres personnages et chaque fois qu'il apparaissait sur l'écran coiffé de son large sombrero, ses deux revolvers au poing et traversant la prairie au dos de son fidèle cheval Tony, on était sûr que le bandit de la contrée allait être châtié et que la justice reprendrait tous ses droits. Et cela se passait toujours au cours de poursuites échevelées et de batailles en règle. Les Américains n'ont-ils pas baptisé eux-mêmes ce genre d'interprète de *two-fisted hero*?

Vous voulez sans doute que je vous cite des titres de films de Tom Mix? Eh bien, je n'en ferai rien pour la bonne raison que je ne me souviens d'aucun. Cela n'a d'ailleurs pas la moindre importance, car aussi bien pour une *Loi du Ranch* qu'un *Diablo-Ermite*, le titre ne jouait aucun rôle. On allait au cinéma pour voir « un Tom Mix ». Et, ma foi, on était bien content de le voir chevaucher dans les sites enchantés de la Californie, du Texas ou de l'Arizona. Un bon film du genre Tom Mix nous apprendait à vivre, à aimer la justice et détester les profiteurs; il nous incitait à devenir meilleurs,

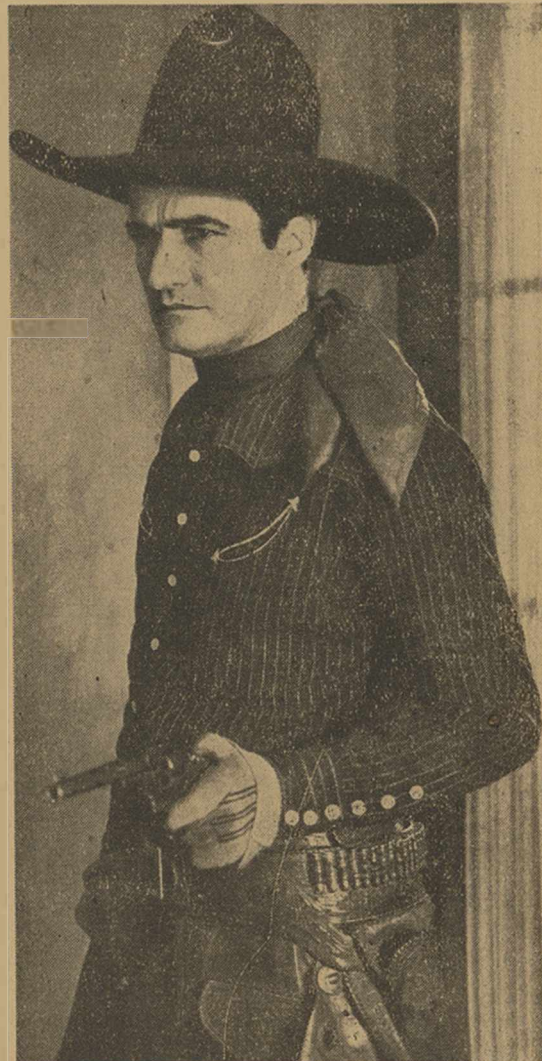
à nous débrouiller dans la vie. De plus, ce qui n'est pas sans valeur, Tom Mix, tout comme ses nombreux confrères, l'austère William Hart aux yeux d'acier, le joyeux Hoot Gibson ou le séduisant William Russell nous apprendait à aimer le véritable cinéma. Car il faut bien le redire: ce ne sont pas les *Tinorossades*, les pièces filmées qui représentent l'art cinématographique: Tom Mix ou William Hart en étaient beaucoup plus près.

Tom Mix n'est plus, mais il restera sûrement dans nos souvenirs et nous en parlerons encore longtemps avec un certain attendrissement...

F.

ACHAT - BIJOUX
Brillants - Platine - Argenterie
CHABOT
26, La Canebière, 26
(entrées)
MARSEILLE

CHARLES FORD.



REALISME ET POESIE AU CINEMA

par

René AUBERT

Sorti brusquement au début de ce siècle d'un sous-sol du boulevard des Capucines, le cinéma s'est lancé à l'assaut du monde et l'a conquis.

Cet art est également une industrie; une industrie qui, par le volume des capitaux qu'elle mobilise, s'inscrit en tête des principales branches de l'activité humaine.

Si bien, que d'un seul coup, le cinéma a fait jaillir des Mecques, telle Hollywood, ville-miracle d'une foi nouvelle, ville aux sunlights qui sont autant de miroitants dollars.

Cette fortune soudaine a précipité vers le cinéma tous les affairistes des cinq continents... Il n'est pas bon pour un jeune homme de dispenser, à vingt ans, des millions de son père. Bientôt victime des flatteurs et des escrocs, de ses vices et de la satiété, notre héritier survit rarement à sa pléthore.

C'est le malheur qui frappa l'art de l'écran, victime d'un régime excessif, celui de la facilité dorée, du banknote copieux appuyé par un formidable bluff publicitaire.

On voudra bien se souvenir que les grandes époques théâtrales, celles des chefs d'œuvre immortels dont s'enorgueillit l'humanité, furent des époques de pauvreté... Le théâtre, traînant une pénible enfance, n'offrit à Sophocle que des gradins de pierre, Shakespeare et Molière connurent le tréteau à quinquets... Dès que la prospérité vint, l'art périlaita sombrant dans la recherche coûteuse d'une inutile mise en scène.

Si nous pouvions établir un bilan exact de la production cinématographique de sa

naissance à nos jours, et si nous comparions au nombre de films produit le nombre d'œuvres dignes de passer à la postérité, quelle figure serait tout à coup la nôtre? Une figure de failli devant son huissier.

Nous devons le dire brutalement parce que nous sommes à un moment de notre histoire où la vérité s'impose: si le cinéma-industrie a réussi, à quelques exceptions près le cinéma-art n'a tenu presque aucune de ses promesses.

D'où la possibilité pour les sceptiques et les railleurs de proclamer, chiffres en mains, que le cinéma n'a jamais été, n'est pas et ne sera jamais un art.

L'avenir, n'en doutons pas, démontrera que l'erreur de ces négateurs fut plus ou moins intéressée... Du moment que le cinéma a parfois atteint les sommets de l'art, il les atteindra mieux demain et d'une façon définitive lorsque, débarrassé de ses profiteurs, il aura trouvé sa voie exacte.

En effet, tout en se déclarant l'ennemi exterminateur du théâtre, le cinéma actuel ne vit, trop souvent, que par le théâtre, oubliant qu'il est un art absolument différent de celui du théâtre.

Prenons l'exemple de M. Sacha Guitry...

Alors qu'il était encore le délicieux auteur du *Veilleur de Nuit* et de *Nono*, M. Sacha Guitry affichait un mépris bruyant pour l'image muette ou sonore. L'âge et la fatigue venant, M. Sacha Guitry, après consultation de la recette des salles, se dit: « Hé! Hé! Pourquoi pas moi? ». Et puis, il fit du cinéma. Nous voulons dire qu'il sonorisait tout simplement le dialogue de son théâtre en illustrant ce dialogue de la photographie de ses acteurs.

Nous choisissons à dessein un cas flagrant mais nous devons constater que le cinéma, dans le choix de ses sources d'inspiration, ne fait que trop souvent appel à l'art dramatique, voire au roman.

Dans quelle position se trouve par conséquent le metteur en scène chargé de la réalisation d'une œuvre cinématographique? Son action ne peut s'exercer que sur des points de détail,

SACHA GUITRY
tel qu'il aime se voir à l'écran



prisonnier d'un ensemble qui lui reste étranger, son imagination n'a pas le droit de prendre son vol... Il ne pense pas, il ne voit pas exclusivement cinéma.

C'est pourquoi hélas! le cinéma contraint au respect d'une réalité peu faite pour lui s'est enlisé dans une plate soumission au réel... Tel est son climat habituel... Frémissons: le réalisme, voilà l'ennemi!

Artistes par instinct, les primitifs ont rigoureusement ignoré ce réalisme. Si nous examinons les productions des premiers âges, qu'elles soient de Chaldée, d'Egypte ou de Chine, nous constatons que les artistes de ces temps ont toujours transfiguré le réel, le stylisant, c'est-à-dire l'interprétant, créant ainsi une réalité plus vraie que la vraie, la seule viable puisque produit de notre sensibilité et de notre intelligence.

Henri Heine, un jour, déclara fort justement « qu'en art la forme est tout ». Les puissants créateurs ont fui le réel avec un tel soin, qu'on peut affirmer sans se tromper que le réalisme en art est le fruit pourri de toute décadence.

Il est donc infiniment regrettable que le cinéma, dès ses débuts, se soit installé dans cette erreur.

Assez donc de canaux St Martin, assez de buffets Henri II, assez de casquettes... Du ciel!

Le cinéma a les capitaux indispensables à son essor, il a sa technique dont le clavier est d'une richesse infinie de possibilités.

Que lui manque-t-il? Son poète.

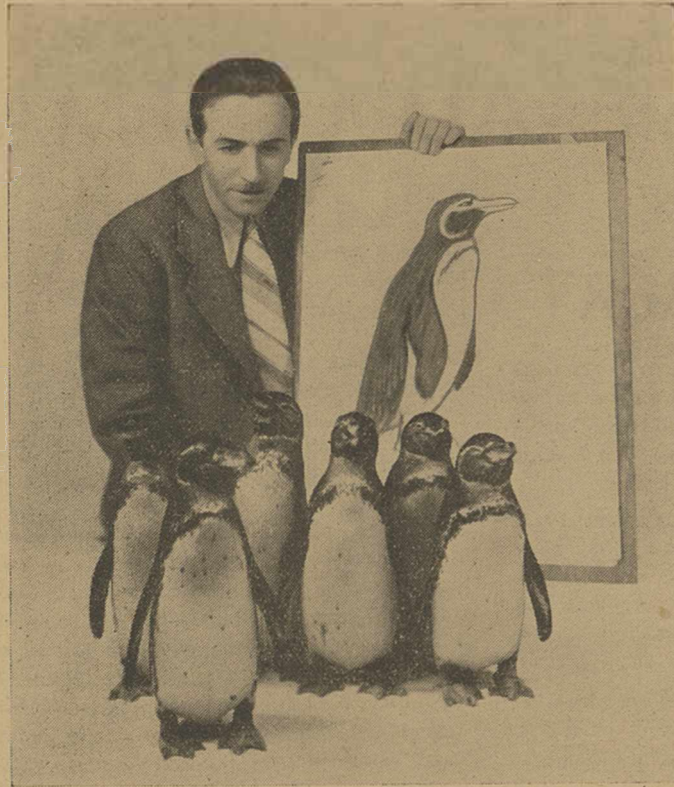
Ce poète, il l'aura demain, car les générations neuves, nées après la naissance du cinéma, se forment sans aucun doute un cerveau différent du cerveau des générations précédentes.

Il l'aura, car c'est une loi: tout progrès va jusqu'au bout de ses réalisations.

Il l'aura parce qu'il nous est nécessaire, parce que nous le demandons et que nous sommes prêts à le suivre dans son voyage à travers l'espace et le temps. Que son chant soit celui que nos lèvres réclament, que sa vision soit celle que notre regard espère.

La conquête des imaginations sera le triomphe du cinéma de demain qui deviendra enfin un art fait pour tous les peuples, pour tous les cœurs car, exploitant l'inexploré, car permettant enfin la plus hardie de toutes les évasions permises à l'homme: celle du rêve.

LA GRANDE PARADE DE WALT DISNEY



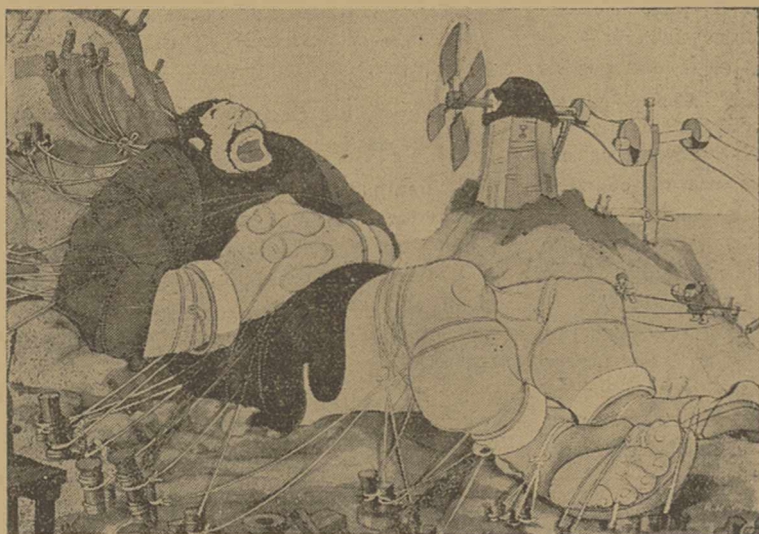
WALT DISNEY
le magicien du cinéma.

Un grand spectacle d'humour et de féerie a été composé spécialement à l'usage de la France par le maître du dessin animé Walt Disney. Dans un étourdissant mouvement de fantaisie et de charme, *Ferdinand le Taureau*, *Le brave petit tailleur*, *les trois petits cochons*, leur ennemi héréditaire le grand méchant loup et cent personnages autour de ces grandes vedettes défilent devant nous au cours d'une éblouissante série d'aventures.

Ingénieusement réunies en un même film, plusieurs petites histoires absolument différentes, dites « Symphonies cocasses », se ressemblent par le goût, la mesure, l'harmonie, qualités françaises qu'on s'étonne de voir fleurir sur les bords du Pacifique, à onze mille kilomètres de Paris.

Il est difficile, après avoir vu et entendu ces images d'Épinal animées, de dire celle que l'on préfère aux autres : à moins de les lire aux dés, à la manière de Rabelais, on ne voit pas comment leur décerner la timbale.

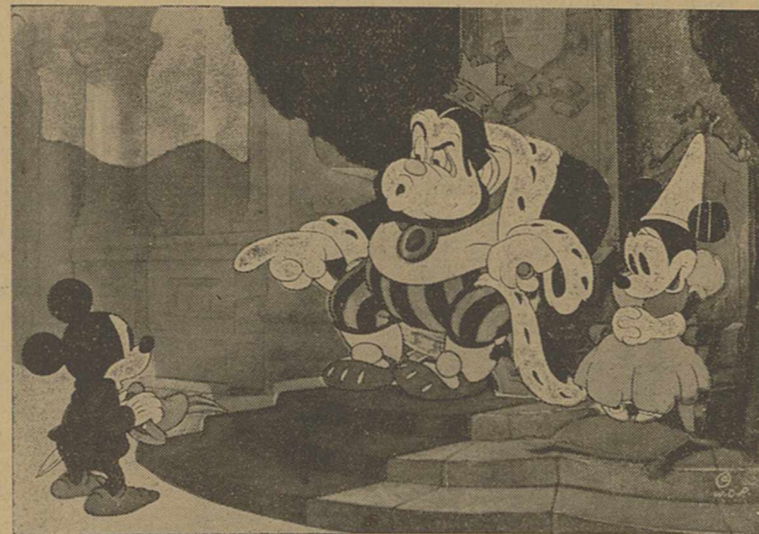
La Pastorale de la Bassée-cour rappelle l'étrénel début d'une des plus belles pages de Maupassant, *Une fille de ferme*.



Le brave petit tailleur et le géant.



Voici Ferdinand le Taureau.



Où nous revoyons des personnages connus...

Avec des images colorisées qu'il anime mystérieusement, Disney écrit là une page lumineuse et claire comme une belle matinée de printemps. C'est une symphonie pastorale en raccourci, consacrée au réveil d'une ferme, à l'aube d'un beau jour.

En bref, par sa variété, son mouvement, sa musique, la fraîcheur de ses gouaches et de ses lavis, son texte étincelant, *La Grande Parade* de Walt Disney vous donnera une heure de détente, de plaisir et d'oubli, ce qui n'est pas à dédaigner par les temps difficiles que nous vivons aujourd'hui.

Comme on peut s'en rendre compte à la lecture de cet article, nous retrouverons dans *La grande Parade* de Walt Disney beaucoup de héros connus et aimés, mais nous découvrirons également beaucoup d'amis nouveaux, et cela pour notre plus grande joie.

PAUL CAMBO en tournée ...

Il rit, d'un rire brusque, presque métallique, se retourna :

— Une interview ? Avec plaisir... seulement, vous me prenez au dépourvu. Je prépare le décor pour la représentation de ce soir et... Un geste acheva cette phrase.

Paul Cambo se trouvait sur la scène d'un coquet théâtre de province toute tendue de rouge. Avec les « Comédiens de France » : Marguerite Moréno, Claude Dauphin, Jean Nohain et Rosine Deréan, le jeune acteur fait en effet actuellement une tournée dans les principales villes de la zone libre et ils obtiennent tous un vif succès.

Je le retrouve bien là tel qu'il nous apparut dans *Ramuntcho*, avec sa silhouette élancée, son teint mat, sa belle jeunesse, mais aussi avec une flamme sombre au fond des prunelles que la caméra ne sut saisir et une sorte de timidité qu'il ne put jamais vaincre.

Le corps sanglé dans un trench-coat beige, ses cheveux emprisonnés dans un chapeau marron, il donnait des conseils, déplaçait un guéridon, un grand vase où s'épanouissaient des glaïeuls aux fuseaux de corail.

C'est ce souci quasi maladif de la mise en scène qui frappe dès l'abord. Il ne veut jouer que dans un décor lui convenant parfaitement et, certes, le spectateur ne peut que se réjouir de ce scrupule.

— Il me manque le canapé Pompadour, déclare soudain Paul Cambo. Savez-vous où nous pourrions en trouver un ?

Je cite un nom, une adresse.

— J'y vais. Venez-vous avec moi ?

Et c'est ainsi que nous partîmes sous une pluie fine qui tombait depuis le début de l'après-midi.

Nous n'avions pas besoin d'un pseudonyme typiquement basque pour deviner les origines de Paul Cambo. Tout en lui, en effet, les laisse deviner, aussi bien sa démarche que son nez busqué, ses yeux de jais, que son front bosselé, casqué d'ébène.

Son histoire est toute simple.

Paul Cambo est né à Saint-Jean-de-Luz, où il passa toute son adolescence. Etudiant en chimie, il ne rêvait que de théâtre et il est plutôt difficile de concilier les planches et les métalloïdes. Un jour, il abandonna définitivement la chimie, partit pour Paris où il connut toutes les duretés que la carrière réserve aux débutants. Pendant plusieurs années, il lutta, fit de la figuration, des petits rôles...

Engagé d'abord aux Variétés pour *Florestan I^{er}*, il joua ensuite au Daunou, créa *Nationale 6* de Jean-Jacques Bernard, joua enfin aux Nouveautés une revue de Rip, avec Jane Aubert.

Ceux qui ont vu le film de Jacques Housin : *Rendez-vous Champs Elysées* se souviennent-ils du jeune homme batailleur amoureux de Micheline Cheirel ? C'était l'un des premiers rôles de Paul Cambo à l'écran.

Un jour, c'était un 13 nous assure-t-on, sa chance, une chance magnifique lui fut offerte. Lui qui avait tant travaillé pour avoir un rôle de second plan, se voyait soudain confier le premier de *Ramuntcho* aux côtés de Louis Jouvet et Françoise Rosay ; il est du reste inutile de souligner le succès qu'il remporta avec ce film. Il avait le pied sur le premier échelon de la gloire. Les contrats ne tardèrent pas à affluer et c'est ainsi que nous avons pu le voir au cinéma dans : *Le Ruisseau*, *Le Héros de la Marne*, *Le Joueur d'Echecs*, *Mon Curé chez les Riches*, *Mon Oncle et mon Curé*; dernièrement dans *Chantons quand même* et dans *L'Intrigante*.

Mais il n'abandonna cependant pas son premier amour : le théâtre ; il suffit de rappeler quelques-unes des pièces dans lesquelles on le vit : *Electre*, *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, *Le Corsaire*, enfin dans *Je vivrai un Grand Amour* de Stève Passeur qu'il reprit dans les premiers mois de la guerre. La carrière de cette reprise fut courte, Paul Cambo ayant été presque aussitôt mobilisé. Il fut fait prisonnier, puis relâché, et le voici aujourd'hui en tournée.

— Vous allez sans doute me demander quel est mon film préféré ? On m'a tant de fois posé cette question ! Je me demande pourquoi, du reste car le doute n'est pas possible : c'est *Ramuntcho*. Des souvenirs tels qu'il m'a laissés, on ne les oublie pas, je vous assure...

— Quel est le film dont vous auriez aimé être l'interprète ?

Paul Cambo s'arrête, me regarde, sourit : — Ne me posez pas cette question ! Je serais obligé de chercher la réponse que j'y faisais toujours avant la guerre, et je ne disais pas ce que je pensais !

« ... Avant la guerre... » reprit Paul Cambo. Puis, brusquement :

— J'avais signé deux contrats pour des films qui m'enthousiasmaient. Le premier était tiré d'un roman d'Isabelle Sandy : *Andorra ou les hommes d'airain*; le second de *Colomba*, de Mérimée. Projets sans suite...

— Alors, l'avenir du cinéma ?

— Je le vois très sombre. Manque de pellicule. Quant à mes projets, je n'en ai pas d'immédiats. Je vais continuer à suivre les « Comédiens de France » puis, plus tard, j'espère pouvoir monter moi-même une tournée et présenter *Je vivrai un grand amour*. Après ? Incertitude. On ne sait plus comment envisager l'avenir.

La pluie redouble. Nos courses finies, nous nous engouffrons dans le théâtre.

Sur la scène, Paul Cambo drapait un divan de velours rouge. Puis il rangea des livres qui serviraient, ce soir, pour l'Aiglon. Car, foin de la légende, le brun Paul Cambo incarne le héros de Rostand.

— Figurez-vous, souligne-t-il, qu'il a été un temps question de me faire prendre per-rue blonde !

Mais l'heure du spectacle approchait. A mon grand regret, je l'avoue, je dus prendre congé du jeune artiste.

— A bientôt, j'espère, dit-il en me quittant.

Quelques instants plus tard, devant un Aiglon vibrant et douloureux, les applaudissements crépitaient.

MAURICE PERISSET



Voici Paul Cambo avec Gaby Sylvia dans *Le Ruisseau*.

LES BONS SERVITEURS DU CINÉMA FRANÇAIS :

JEAN RENOIR

par
René JEANNE

Le cinéma d'avant-garde ! Ceux qui ne connaissent le cinéma que depuis le jour où il nous est revenu d'Amérique possédant l'usage de la parole, ne peuvent imaginer ce qu'a été l'époque du « cinéma d'avant-garde ». Cette époque — il convient de le préciser — s'est située de 1920 à 1924 et, bien que les efforts dont elle a été témoin n'aient pas abouti, comme on l'espérait alors, à la naissance d'une école cinématographique française, il n'est pas téméraire de dire qu'elle marque l'apogée du cinéma français d'après-guerre.

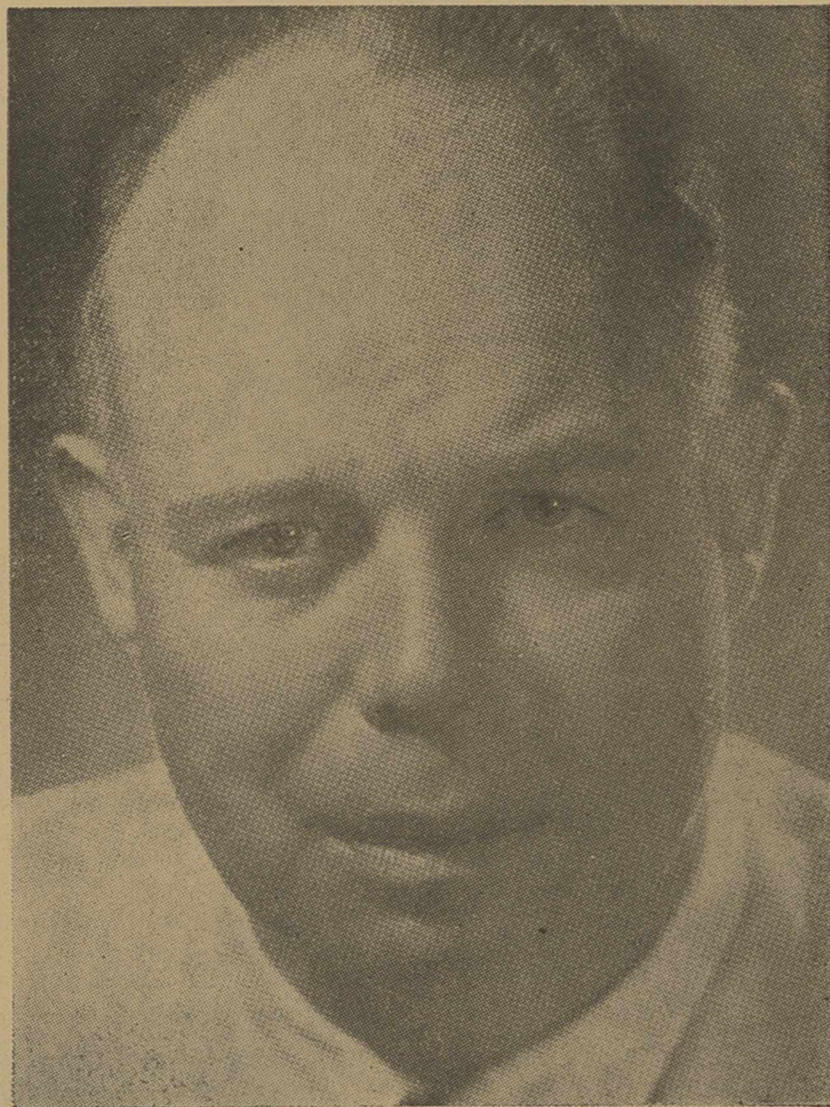
En ce temps-là, on croyait au cinéma, c'est-à-dire que l'on était convaincu que les images pouvaient se suffire à elles-mêmes, qu'elles étaient capables de tout exprimer, les idées les plus complexes comme les sentiments les plus raffinés. On demandait son inspiration à un conte de Villiers de l'Isle Adam, à une nouvelle de Paul Morand, à une histoire d'Edgard Poe ou à quelques lignes de Jean Cocteau. On pensait qu'en modifiant la position de l'objectif ou la longueur des images par rapport les unes aux autres dans le montage du film, on rendait sensible au spectateur une nuance psychologique ou un détail de caractère et le mauvais esprit qui aurait osé dire à un de ceux qui s'efforçaient de faire des films sans « sous-titres » que bientôt un auteur de films chargerait les mots d'exprimer sa pensée — comme dans la vie — aurait été accueilli par des rires sans arrière-pensée.

Il y avait alors plusieurs salles dans Paris — les Ursulines, le Vieux Colombier notamment — où l'on venait comme en pèlerinage, où la moindre bande de 200 mètres soulevait des tempêtes parce que, bien que ceux qui n'aimaient pas ça ne fussent pas forcés d'y venir, il y avait toujours dans la foule des fidèles, quelques esprits arriérés, qui « n'aimaient pas ça » c'est-à-dire qui, au cinéma « pur » préféraient une petite histoire et à un « ballet » plus ou moins « mécanique » un visage de jolie fille et ces tempêtes différaient de celle qu'a chantée Victor Hugo en ceci qu'elles ne se déroulaient pas toujours exclusivement sous un crâne mais qu'elles se terminaient assez souvent sur une joue, car on s'est battu aux Ursulines — n'est-ce pas Myrta? n'est-ce pas Armand Tallier? — Pour quel film parlant en ferait-on autant aujourd'hui, ou plutôt en aurait-on fait autant au printemps

1939? Et comme on n'avait pas d'occasions assez fréquentes de se rencontrer, car chacun des spectacles donnés au Vieux Colombier aussi bien qu'aux Ursulines durait longtemps, on ne manquait entre temps aucune réunion des clubs. Le cinéma parlant a aussi ses clubs, me direz-vous. Mais vous pouvez me croire il n'y a aucune comparaison à établir entre les clubs de 1939 et ceux de 1925. Le plus vivant de ceux-ci fut bien probablement celui qui tint ses assises sous la direction de Charles Léger dans un des pavillons installés au Cours la Reine, pour l'exposition des Arts Décoratifs de 1925. Combien de fois suis-je sorti de là le col froissé et

aphone pour deux ou trois jours ! C'était le bon temps !

C'est cette heure-là que Jean Renoir choisit pour faire son entrée dans le monde cinématographique. Il lui fallait du courage. *La Fille de l'eau*, puis *La petite marchande d'allumettes* vinrent très vite prouver que ce grand garçon solide, massif, qui était revenu de la guerre blessé — il tirait la jambe et il la tire encore, Dieu me pardonne ! — n'avait pas que du courage, mais un œil très sûr — n'est-il pas le fils d'un de nos plus grands peintres? — un sens poétique sans équivalent dans le cinéma de l'époque à la volonté bien arrêtée de ne pas fouler les sentiers battus.



Nana, qu'il réalisa peut-être moins parce qu'il y croyait que pour donner à son interprète habituelle un rôle qu'il jugeait fait pour elle, ne répondit pas pleinement aux espoirs que ceux qui le suivaient attentivement avaient mis en lui. Il en fut de même d'un ou deux films policiers tirés de romans de Georges Siménon : il lui fallait une pâte plus humaine à brasser. Cette pâte il la trouva dans un roman de G. de La Fouchardière, « *La chienne* », sujet farci de difficultés dont il triompha, comme en se jouant, comme il triompha, il y a quatre ans, des difficultés de *La Grande Illusion* le sujet le plus dangereux qu'un auteur de films pouvait choisir.

La Bête Humaine qu'il ne faut pas oublier et qui chronologiquement se situe dans l'œuvre de Jean Renoir entre *La Marseillaise* et *La Règle du Jeu* doit pour ses qualités d'humanité, de vérité, de simplicité — pour la force et l'émotion qui s'en dégagent — être rapproché de *La Chienne* et de *La Grande Illusion*. D'un autre point de vue, *La Bête Humaine* présente un intérêt considérable : avec ce film, en effet, Jean Renoir, sans bien

certainement avoir eu cette prétention, marque l'évolution accomplie par le Cinéma en une quinzaine d'années. Traitant un sujet qui, en certains de ses épisodes, est exactement celui qu'Abel Gance traita dans *La Roue*, Jean Renoir n'a utilisé aucune des virtuosités techniques dont Abel Gance avait fait un si magnifique usage. Il connaît toutes les ressources que le Cinéma met à sa disposition, mais il n'y a pas recours : l'heure de la technique pure est passée comme celle de l'avant-garde, la technique ne doit plus être qu'un support, jamais elle ne doit être apparente. Est-ce qu'un constructeur d'automobiles met un capot transparent à ses voitures pour que les passants se rendent compte du parfait fonctionnement du moteur ?

La simplicité — dans la technique et des idées — la simplicité au service de la vérité voilà qu'un support, jamais elle ne doit être apparente. Est-ce qu'un constructeur d'automobiles met un capot transparent à ses voitures pour que les passants se rendent compte du parfait fonctionnement du moteur ?

René JEANNE.



FARINOLE
vu par Jacques CROSNIER

NOS COLLABORATEURS

PIERRE FARINOLE

Originaire de Marseille, Pierre Farinole quoique jeune l'âge est un « vieux » du journalisme. Ses dessins au trait caractéristiques, son humour, nous avons déjà pu l'apprécier dans tous les grands hebdomadaires. C'est lui qui en 1935 fonda à Paris avec Jacques Lechantre le groupe de *Satire 35* qui réunissait en opposition avec les officiels du salon des humoristes, tous les dessinateurs de journaux, Dubout, Effel, Pic Bellus, Sorc, Gérin, le regretté Phil, etc.

Mobilisé à la frontière italienne, Farinole revint ensuite dans sa ville natale pour y reprendre ses crayons, se consacrer à la publicité et à la Presse. Il est joint alors à l'équipe régulière de la *Revue de l'Ecran*.

INJUSTICE

Un film repris récemment, le *Beethoven* d'Abel Gance permettait de revoir l'acteur de grande classe qu'est Debucourt; Debucourt qui est si désolé que jamais un critique n'ait pu dire de lui l'acteur aimé du public... car on lui confie toujours les rôles de traîtres de méchants ou de ridicules, comme dans *Mistigri*; Rien ne le prédispose à cet emploi pourtant, ni sa belle prestance, ni sa voix grave et prenante autant que celle de son père qui est, on l'ignore souvent, le grand comédien : Le Bargy.

Debucourt a cru (il croit encore) que cette fatalité était à son égard particulièrement tenace : dans *Retour au Bonheur*, il tourna enfin un rôle sympathique, celui du docteur, mari de Suzy Vernon, personnage un peu dur, très viril, mais profondément humain où pu se manifester toute l'extrême sensibilité de l'interprète; René Jayet et Claude Revol terminèrent le film au moment de l'avance allemande et Jean Debucourt, resté à Paris, ne sait pas encore que le film est sauvé.

JULES BERRY, homme actif

Où est Jules Berry? Qui a vu Jules Berry? Ce sont là des phrases que l'on entend fréquemment dans l'entourage du sympathique artiste. Il tourne à Marseille, on le signale tout aussitôt à cent kilomètres de là, puis on le voit à Marseille de nouveau sur une scène de Music-hall... On croit le tenir; « J'ai pris l'apéritif avec lui », nous écrit-on de Toulouse, mais il est déjà à Pau et on l'annonce dans plusieurs villes dans un spectacle de comédie.

Curieux homme dont l'écran nous a montré déjà les images les plus diverses, tour à tour filou ou honnête homme, fantaisiste ou mélancolique, désinvolte ou inquietant, images auxquelles nous devons bientôt en ajouter une autre, celle de l'impresario qui dans *Retour au Bonheur* déchaîne tout le drame en incitant Suzy Vernon à reprendre sa carrière de chanteuse.

Quand a-t-il trouvé le temps de tourner encore un rôle si important? Nul n'en sait rien; Jules Berry est un curieux homme !

RECTIFICATION

Les amis de René Jayet nous écrivent pour préciser que ce n'est pas avant d'être mobilisé mais pendant une permission de convalescence qu'il tourna *Retour au Bonheur*. Film dont il n'acheva pas le montage du reste ayant été fait prisonnier peu après. C'est à des amitiés dévouées que le négatif du d'être sauvé, et le film terminé, prêt à nous être présenté sous peu. La réalisation a été assurée par René Jayet et Claude Revol.



Jules BERRY

Nous avons le plaisir d'annoncer que notre ami et collaborateur Jacques Crosnier dont nos Lecteurs apprécient les dessins et les caricatures expose ses œuvres (peintures, dessins, caricatures, croquis, etc.) chez Caspari, 22, rue du Docteur Jean-Sicard, à Marseille (salle du fond). L'exposition des œuvres de Jacques Crosnier est permanente.



ELLES ÉTAIENT 12 FEMMES

Yves Mirande nous avait déjà donné *Une femme et sept hommes*, voici maintenant qu'il nous offre douze femmes sans un seul homme. Le nouveau film du spirituel auteur, réalisé cette fois par Georges Lacombe, s'apparente beaucoup plus, par sa facture générale, à *Une femme et sept hommes* qu'à *Café de Paris* ou *Derrière la façade*, et ceci pour deux raisons. D'abord parce que le scénario de *Elles étaient douze femmes* n'est pas haché en sketches indépendants l'un de l'autre et reliés uniquement par un seul personnage : le commissaire de police, ensuite parce que parmi les douze femmes que nous trouvons sur l'écran, il y en a quelques-unes qui sont sympathiques. Le principal grief que l'on pouvait relever contre l'auteur de *Café de Paris* et de *Derrière la façade*, c'est précisément de nous avoir montré uniquement des êtres antipathiques, cupides, méchants par définition et malpropres par habitude. Nous ne répéterons pas ce reproche à propos de *Elles étaient douze femmes*, ce qui ne veut nullement dire qu'Yves Mirande se soit interdit cette fois-ci de faire de la satire, de la satire violente même, et de l'humour plein d'ironie. Mais si nous entrevoyons les tares des petites femmes prudes à l'excès à l'extérieur et dévergondées dans le fond de leur être, nous ne retrouvons pas moins chez certaines d'entre elles des réelles qualités de cœur.

Remercions aussi Yves Mirande d'avoir au moins présenté sous une forme agréable la jeune génération. Je ne raconterai pas l'histoire de ces douze femmes réunies pen-

dant la guerre dans un salon pour y faire marcher une œuvre de bienfaisance, car nous avons publié le scénario de ce film dans notre précédent numéro. Le film est réalisé de façon intelligente, dans des décors somptueux et de bon goût. (Andréieff). On est même tenté de reprocher au réalisateur (Georges Lacombe) d'avoir abusé de ces beaux intérieurs et de ne pas nous avoir laissé reposer nos yeux sur quelques plain-airs de choix. Le dialogue comprenant des répliques souvent spirituelles est mené avec un brio remarquable par Françoise Rosay, Gaby Morlay et Simone Berriau qui dépassent nettement le reste de la distribution. L'exubérante Duchesse de Françoise Ro-

say, l'étourdissante Madame Marion de Gaby Morlay, la calme et prévoyante Madame Bernier de Simone Berriau constituent des créations véritablement intéressantes et on prend un réel plaisir à suivre le dialogue de ces artistes. Betty Stockfeld, Micheline Presle, Blanchette Brunoy, Pamela Stirling et Primerose Perret s'acquittent avec beaucoup de talent et de variété de leurs rôles, tandis que Simone Renant, Marion Delbo, Mila Parély et Nina Myral complètent la douzaine avec beaucoup moins de bonheur.

CH. F.

STANLEY ET LIVINGSTONE

On pouvait redouter de trouver dans ce film (les Américains ne s'en sont pas toujours privés) une magnification de l'impérialisme britannique. Il n'en est heureusement rien, et l'histoire demeure sur le plan humain. Tout le monde connaît l'essentiel des aventures du journaliste Stanley, envoyé en Afrique, en



Spencer Tracy, Nancy Kelly et Richard Greene, interprètes principaux de *Stanley et Livingstone*.

Chapeaux HENRY
11, Place de la Bourse
(angle Rue Vocon)
Le plus grand Choix
Les meilleurs Prix

Elles étaient 12 femmes:

En haut de gauche à droite: Blanchette Brunoy, Pamela Stirling, Betty Stockfeld, Gaby Morlay, Françoise Rosay, Micheline Presle.

Au milieu: Primerose Perret.

En bas: Mila Parély, Nina Myral, Simone Renant, Marion Delbo, Simone Berriau.



DÉFENSE DU CINÉMA ALGERIEN

par PAUL SAFFAR

1870-71, par Gordon Bennett, directeur du *New-York Herald*, à la recherche du Dr Livingstone, explorateur, missionnaire et géographe. Peu d'entre nous se souviennent des détails que fait revivre le film, ce qui nous privera d'y faire la part du roman et de la vérité historique.

A part une histoire d'amour assez anodine et simplement esquissée, l'aventure, dans sa narration, conserve tout au long un ton de sincérité assez émouvant. Il est des épisodes qui n'ont pu prendre source que dans la réalité, témoin cette scène au cours de laquelle le digne et grave Livingstone, faisant chanter des cantiques à un chœur indigène, s'anime et gesticule avec un enthousiasme enfantin.

Le film a été dirigé par Henry King, avec le concours d'Osa Johnson (veuve de Martin Johnson, avec lequel elle réalisa d'excellents films sur la brousse africaine, que nos lecteurs, je l'espère, n'ont pas oubliés). Il comporte de très belles images de l'Afrique, de ses étendues immenses et de ses animaux.

L'interprétation est dominée par l'un des plus grands acteurs qui soient : Spencer Tracy, carré et volontaire, qui trace en traits subtils l'évolution morale de son personnage au contact du Dr Livingstone. Ce dernier est interprété par le très bel artiste qu'est Cedric Hardwicke. Nommons aussi Nancy Kelly, jolie et effacée, Richard Greene, qui est un bien charmant jeune homme, le pittoresque Walter Brennan, Charles Ceburn et Henry Hull.

En résumé, une belle aventure, dont la leçon morale n'est jamais ennuyeuse, et dont la science officielle ne sort pas indemne. Autant de raisons qui peuvent nous rendre cette œuvre sympathique.

A. DE MASINI.

ENTRE FIGURANTS



— Tu ne joues pas dans la scène du festin ?
— Non, j'ai oublié ma carte d'alimentation..

ALGER, Octobre. — Il serait peut-être bon qu'une fois de plus — et non la dernière — nous demandions aux Français de France de faire crédit à la réalité qui existe et vit chez les Français d'Algérie. Ceux-là, comme leurs frères de la métropole, voient, sentent et comprennent. Toujours, et avec seulement le temps matériel de traverser la Méditerranée, ils ont été au diapason des idées, des conceptions et des goûts de leurs aînés.

Tant dans l'exploitation cinématographique que dans d'innombrables autres domaines, ils ont franchi presque ensemble les mêmes obstacles et sont parvenus aux mêmes louables résultats. En même temps que les exploitants et les distributeurs de films de la capitale, ils ont compris tout l'attrait qu'exerçait sur leur clientèle la qualité des spectacles et des salles où ils se déroulaient. Le luxe des établissements algériens, leurs conceptions architecturales, leurs dimensions, leur confort et leur coquetterie parfois n'ont presque plus rien à envier à ceux, les mieux compris, de Paris et de certaines grandes villes de France.

Ce souci de la perfection, toujours approchée, jamais atteinte d'ailleurs, n'est nullement la conséquence d'un esprit d'imitation né d'un désir de garder une place capitale. Non, il répond seulement aux exigences toujours accrues chez le spectateur, qu'il soit Français ou Algérien moyen.

L'Algérie tout entière avec sa capitale, perle des jardins de l'Afrique du Nord, compte une élite et une société intellectuelle qui se plaisent à goûter et à se délecter du beau et du bon. Et si les meilleurs fruits exotiques s'apprécient d'autant mieux qu'ils sont présentés et servis dans une coupe délicate et étincelante, les films importés de France ou d'ailleurs se goûtent plus parfaitement chez nous, lorsqu'ils sont servis et projetés dans un cadre sympathique et confortable... C'était tout le problème qu'ont résolu presque simultanément nos directeurs de salles, en France et en Algérie. Mais...

Il y a un mais... Et dans le domaine cinématographique il est prodigieusement imposant et difficile à vaner, surtout en cette période si troublée d'après-guerre. Ce « mais », c'est la production elle-même, c'est la fabrication du film que l'on a toujours eu tort de négliger dans nos studios naturels et illimités que sont nos plaines algériennes, ensoleillées, en-

tre le bleu clair d'une mer argentée, la verdoyante montagne toujours sereine et un ciel d'azur élément à l'infini.

A tout cet apport généreux et gracieux, il ne manquait que l'élément vital : le côté interprétation d'une part et la partie technique de l'autre. A ces deux facteurs il était plus facile de parer que de construire le transsaharien au milieu du désert. Mais nous ne voulons pas parcourir des pistes... des sentiers battus. Laissons en ce moment aux autorités compétentes le soin de mener à bien toutes les entreprises vitales du pays. Nous sommes sûrs qu'elles ne perdront pas de vue que la nourriture de l'esprit est toujours aussi précieuse que celle du corps.

Trêve de pâles imitations d'une piste saharienne ou d'un site spécifiquement algérien dans nos studios parisiens, lorsqu'il s'agit de réaliser les scènes purement locales d'un film. Est-il rien de plus beau et de plus souhaitable que le vrai? Pourquoi a-t-on vu plus souvent des firmes cinématographiques étrangères, éloignées de quelques milliers de kilomètres de notre belle Algérie, se déplacer en caravane jusque chez nous, pour découvrir sous notre ciel une réalité qu'elles n'auraient jamais su reconstituer chez elles, à prix d'or.

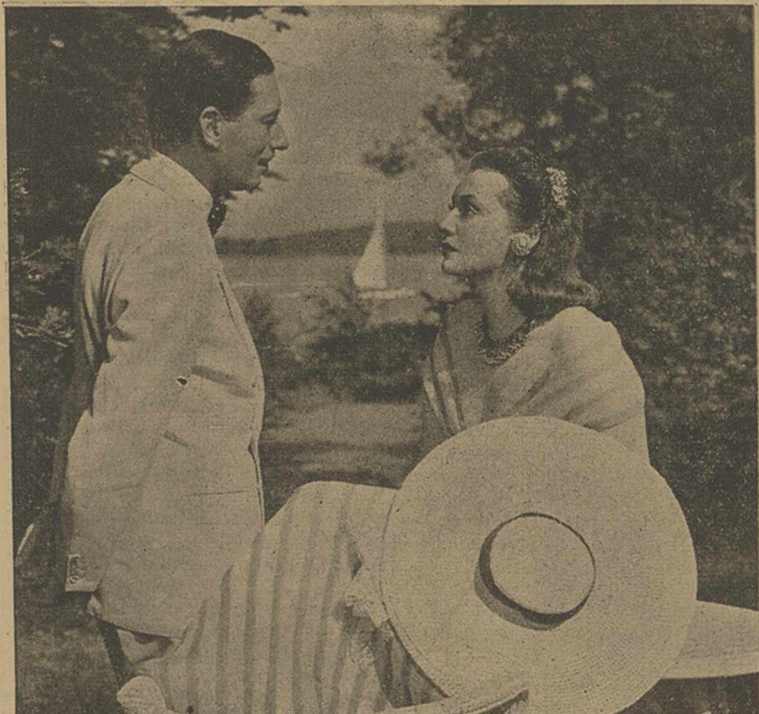
Nos producteurs français l'ont-ils compris trop tard, ou n'en ont-ils pas eu les moyens financiers? Les pouvoirs publics eussent dû mettre le holà dans un état de choses préjudiciable qui, non seulement dénaturait la vérité aux yeux de nos frères de France toujours avides de couleur locale, mais encore l'amour-dris-sait, l'avalisait inconsciemment. Au point que nous, Algériens, ayant réussi à la longue à détruire dans leur esprit la légende des lions en ballade dans nos faubourgs, nous restons en butte avec leur idée fixe que l'Algérie par son éloignement, est le Scylla de la production et de la distribution cinématographique française... Mais le vrai Charybde, n'est-il pas leur aveuglement et leur ignorance de cette réalité ?

Puissent nos vœux et nos souhaits de voir l'Algérie devenir le complément spirituel et matériel de la France, dans toute la plus propre acception du terme, se réaliser bientôt...

LECTEURS, si vous ne trouvez pas la *Revue de l'Ecran* chez votre marchand de journaux habituel, veuillez nous le faire savoir ! D'avance, merci !

LA REVUE DE L'ÉCRAN

IDÉES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES



En haut : Willy Birgel et Zarah Leander dans *La Belle Hongroise* (à gauche) ;
Fernandel dans *L'Héritier des Mondésir* (à droite) ;

En bas : Arietty et Michel Simon dans une scène amusante de *Circonstances Atténuantes* ;

A droite : Jean-Pierre Aumont, le populaire jeune premier de l'écran qui fait en ce moment une tournée de poésie dans de nombreuses villes de la zone libre.



La plus importante
Organisation Typographique
du Sud - Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

Lire dans nos prochains numéros :

Des articles et études de RENÉ AUBERT, RENÉ BIZET, RENÉ JEANNE, FÉLIX-HENRI MICHEL, EDOUARD RAMOND, etc. ;
des interviews de JEAN-PIERRE AUMONT, ELINA LABOURDETTE, ALBERT PRÉJEAN, etc.